

IMPRESSIONS D'ARRIVÉE DE M. ET MADAME DANIEL KECK .

Béthulie, 13 octobre 1881.

Mon cher monsieur Casalis,

Je suis vraiment confus d'avoir laissé passer tant de temps sans vous donner de nos nouvelles. Mais vous connaissez assez les voyages en wagon pour savoir que la correspondance souffre toujours beaucoup dans ces moments-là.

Grâce à Dieu, tout a été pour le mieux jusqu'à présent. Le mercredi 21 septembre, nous avons débarqué à East-London, où nous espérions trouver, sinon notre père, au moins une lettre de lui écrite de Queenstown, dernière ville desservie par le chemin de fer et rendez-vous fixé par une lettre reçue au Cap. Mais nous avons été doublement déçus. Nous avons attendu deux jours, car j'avais à m'occuper du bagage en douane et à voir notre agent, M. Coultts. Savez-vous que mon habit noir et ma cravate blanche m'ont rendu un fameux service? A ces signes extérieurs, on a reconnu que j'étais révérend, et aucune de mes dix caisses n'a été ouverte. Avis aux missionnaires : munissez-vous d'une cravate blanche, elle peut vous être bien utile.

N'ayant plus rien à faire à East-London, nous prîmes le train le vendredi 23, à sept heures du matin, et, à cinq heures du soir, nous entrions à Queenstown. A l'approche de la ville, nous apercevons deux wagons, que nous reconnaissons, ainsi que nos Bassoutos : « *Lumelang, lumelang!* » (bonjour!) et nous passons. »

A la gare, nous trouvons notre vieux père. Oui, c'était bien lui! Il a bien vieilli, mais a gardé une grande gaieté et un entrain peu communs à son âge! Figurez-vous que le 6 septembre, en quittant Mabouléla, il avait reçu la lettre écrite de Paris avant mon départ pour l'Alsace, c'est-à-

dire du commencement d'août, et là-dessus il s'était mis en route et n'avait rien su de nous !

Il était arrivé à trois heures à Queenstown ; à cinq heures, il était allé, en se promenant, à la gare, et là nous avait rencontrés. Quelle coïncidence étonnante ! Après quelques jours de repos, nous attelâmes nos wagons. Mon père a le sien tiré par douze bœufs ; il lui sert, ainsi qu'à Paul et à Mathilde, de chambre à coucher. Ensuite, il y a le char envoyé par Letsié pour Paul ; il est très bien suspendu, et nous sert de chambre à coucher à ma femme et à moi. Pendant la marche, Paul est installé avec nous. Cette wagonnette, comme nous l'appelons, est tirée par six bœufs, et répond parfaitement à son but.

Nous voyageons à très petites journées, autant à cause de nos bœufs, qui sont très maigres, qu'à cause de notre malade. Je ne devrais pas dire notre malade, car Paul n'est rien moins qu'un malade. Il va très bien, et tous les jours nous constatons de nouveaux progrès. Plus aucune médecine, plus de douleurs, un appétit et un sommeil excellents. J'ai de la peine à le porter, tellement il grossit. Vous le voyez, cher monsieur, c'est ce qu'il fallait pour notre Paul ! Que Dieu en soit mille fois loué !

Mercredi, 5 octobre, nous sommes arrivés à Burghersdorp, où demeurent madame Rolland mère et le fameux David, l'ancien imprimeur de Béerséba. Dès le matin du 6, notre wagon fut entouré par une masse de Bassoutos qui, en quelques minutes, avaient acheté plusieurs douzaines de livres, de cantiques et de Nouveaux Testaments. Ces braves gens firent si bien, qu'ils nous décidèrent à passer la journée avec eux et à leur faire un service le soir, dans une chapelle qu'ils se sont construite.

Les Bassoutos étaient contents, mais pas les Fingous et autres noirs, qui ne comprenaient pas le sessouto. Mon père se décida alors, pour satisfaire tout le monde, à faire une allocution en hollandais. Je devais prendre la partie du service en sessouto.

Oh! cher monsieur Casalis, il m'est impossible de vous dire tout ce qui se passa en moi quand je suis monté en chaire dans une chapelle bondée de noirs! Oui, j'étais à ma place; pour la première fois, j'étais un vrai missionnaire.

Ce fut bien autre chose encore quand ils enlevèrent les cantiques, tels que « Yeso o tsogile bafung. » Tout le temps, j'ai pensé à vous et je me disais : « Si seulement M. Casalis pouvait être avec nous ce soir, c'est lui qui serait heureux! » Quelle attention, quel recueillement! Je me sentais enlevé.

Elle était là aussi, la vieille madame Rolland, qui, malgré ses soixante-dix-neuf ans, n'a pas voulu demeurer chez elle. Quelle soirée bénie! Et j'espère que les impressions reçues là seront durables.

Mais il fallait quitter cette oasis et reprendre notre chemin. — Lundi dernier, 10, nous entrons à Béthulie, et, ici, nous arrivions en pays de connaissance. C'est la bonne madame Pellissier, c'est le brave évangéliste Jonas, avec leurs braves Batlapis, qui viennent nous souhaiter la bienvenue.

Cher monsieur Casalis, il serait vraiment dommage que des Églises comme celle-ci fussent abandonnées par notre mission parce qu'elles ne sont plus au Lessouto même. Le seul lien qui relie ces populations au Lessouto est le lien religieux; brisez-le, et ces Églises disparaîtront. Aussi, j'espère que le Comité de Paris et la Conférence maintiendront Mabouléla, dont le missionnaire dessert tout naturellement ces petites Églises, dispersées dans l'État libre de l'Orange.

Aujourd'hui a eu lieu l'examen de l'école. Vous auriez dû voir ces 38 petites figures intelligentes, propres; l'instituteur, Sétéfané, formé à Morija: vous auriez dû entendre les réponses en géographie, arithmétique, anglais, etc., etc. C'était exquis! J'étais tellement ému et heureux, que deux ou trois fois j'ai laissé échapper des mots français comme « allons, voyons, n'est-ce pas? » — Dimanche, aura lieu la communion, et je suis chargé du grand sermon du matin. Je le

redoute un peu. Lundi, nous nous mettons en route et espérons être à Mabouléla dix jours après.

Tels sont, cher Monsieur, les premiers débuts de votre ancien élève, qui vous conservera, ainsi qu'à M. Boegner et à tous ses professeurs, une éternelle reconnaissance.

Pardonnez-moi de venir si tard vous demander des nouvelles de vous-même et de votre chère famille. Comment allez-vous tous? J'espère que les vacances vous ont tous fortifiés.

Ma chère Alice s'est mise courageusement au *sessouto*, et la vie africaine lui va à merveille.

Mille choses respectueuses aux membres du Comité que j'ai appris à aimer et à vénérer. Mes bonnes amitiés et celles de mes compagnons de route à madame Casalis, à vos enfants, à M. et madame Boegner, aux élèves et à tous les amis des Missions.

Votre tout affectionné,

D. KECK.

Madame Keck écrit de son côté :

Queenstown, dimanche 25 septembre 1881.

...J'aperçus, bien avant tous les autres, un wagon dételé et une wagonnette ; j'appelai Daniel sans hésiter, et Paul se mit à crier : Les voilà ! les voilà ! Il y avait quatre Bassoutos assis par terre ; en une demi-seconde, nous avons passé nos quatre bras par la fenêtre du compartiment et envoyé le salut : « Lumelang » (bonjour) ! Naturellement, en entendant ces cris, ces braves gens comprirent à qui appartenaient tous ces bras. Il fallut voir leur élan de joie : l'un leva les deux mains en l'air, puis se donna un mouvement assez fort pour se mettre debout ; l'autre saisit son chapeau et le fit danser en l'air pour nous saluer ; tous criaient à tue-tête : « Lumelang ! lumelang ! »